

Prédications d'après Blaise Pascal

Théologie de la grâce

prononcées lors des rencontres de la SAPB à
l'église Saint-Etienne-du-Mont

père de Nadaï, op

Sommaire

1	Prédication sur la Couronne d'Épines, 27 avril 2021	3
2	Prédication sur le plaisir, 1er juin 2021	3
3	Prédication pour la Saint-Matthieu, 22 septembre 2021	4
4	Prédication sur la conversion, 26 janvier 2022	5
5	Prédication sur les pauvres de la grâce, 9 mars 2022	6
6	Prédication sur la crainte de la perdition, 29 juin 2022	7
7	Prédication sur la vertu résultante de deux vices, 28 septembre 2022	8
8	Prédication sur le baptême, 12 avril 2023	9
9	Prédication sur l'universalité de Jésus-Christ, 11 octobre 2023	10
10	Prédication sur l'amour de Dieu, 25 octobre 2023	11
11	Prédication sur la pénitence, 21 février 2024	12
12	Prédication sur l'imputabilité du péché, 1er mai 2024	12
13	Prédication sur la fin de la vie chrétienne, 29 mai 2024	13

14 Prédication sur la suavité de l'Esprit-Saint, mercredi 4 juin 2025	14
15 Prédication sur l'eucharistie, mercredi 18 juin 2025	16
16 Prédication à la messe chantée de la Sainte-Epine, samedi 21 juin 2025, Paris St-Roch	17

1 Prédication sur la Couronne d’Épines, 27 avril 2021

Nous sommes aujourd’hui le 27 avril. Au temps de Pascal, Paris fêtait, le 24 avril, la solennité de la Couronne d’Épines, dont les célébrations s’étendaient sur trois jours. Nous sommes donc au lendemain de ce *triduum*. Cette solennité était commune au diocèse de Paris et à notre ordre dominicain, qui l’avait inscrite en son propre pour commémorer la part que les frères avaient prise à ce transfert de la relique de Constantinople à Paris. Je ne connais pas l’office de Paris, mais je traduis ici l’hymne qui figure aux premières vêpres de notre ancien propre : « Une couronne d’ignominie ceint le front du roi de l’univers, et son opprobre nous valut d’être, nous, couronnés de gloire ; on lui tresse un diadème d’épines qui ôte aux ministres de l’enfer l’empire où ils tiennent le monde ; couronne où ruisselle un sang sacré, qui paie la faute des coupables, et les délivre de leur crime. »

Un mois exactement avant le 24 avril, Marguerite, la nièce de Pascal, avait été miraculeusement guérie le 24 mars en la chapelle de Port-Royal de Paris par l’application du reliquaire d’une épine de la Sainte Couronne. En cette fin du mois d’avril, les reconnaissances du caractère préternaturel de cette guérison se succédaient de la part des médecins. Avant le miracle, Pascal avait commencé de défendre la doctrine de la grâce efficace dans les quatre premières *Provinciales*. Dans les *Ecrits sur la grâce*, qu’il compose de l’automne 1655 jusqu’à ce printemps 1656 selon Jean Mesnard, il désigne cette grâce, avec Jansénius, comme « médicinale », c’est-à-dire, comme guérissant de l’aveuglement du péché.

La guérison de Marguerite fut opérée près de l’œil, comme en figure de ce mystère tout spirituel, et de ce trait médicinal de la doctrine de la grâce. « Les miracles sont pour la doctrine, et non la doctrine pour les miracles », écrit Pascal (Br 643) ; « jamais [...] il n’est arrivé de miracle du côté de l’erreur, et non de la vérité. »

S’il arrive donc que la mémoire de Pascal soit attaquée dans sa doctrine, encourageons-nous dans la défense de cette mémoire et de cette doctrine en n’oubliant jamais ce miracle par où Dieu s’est clairement déclaré.

2 Prédication sur le plaisir, 1er juin 2021

« On ne quitte les plaisirs que pour d’autres plus grands » écrit Pascal à Mlle de Roannez : c’est la réflexion qui figure au début de l’invitation à la prière de ce soir.

Il n’y a pas pour Pascal des gens de plaisir d’un côté et des gens de devoir et de vertu de l’autre. Tous sont gens de plaisir ; c’est-à-dire, que tous suivent la nature : les seconds ne la forcent pas : nature corrompue chez les uns ; nature restaurée par la grâce chez les autres.

Les plaisirs des uns sont bas, et par là, ils sont petits ; les plaisirs des autres sont élevés, et Pascal les appelle grands. Ils sont tels par leurs objets : les choses

du monde où les premiers se complaisent sont petites et basses au regard de leur Créateur, qui fait les délices des seconds. Mais ils sont tels encore par leur sujet : l'âme en ses puissances inférieures pour les premiers : sens, passions, imagination ; et pour les seconds, le cœur et la volonté.

Mais il est vrai que Pascal, comme saint Augustin dans le traité 26 sur saint Jean, pose un paradoxe fort contre l'opinion commune, pour qui il n'est de plaisir que des sens, des passions et de l'imagination ; tandis qu'on ne répute pas pour plaisirs les satisfactions de l'appétit rationnel, qui sont de soi insensibles.

Que nous ne soyons pas sensibles aux vraies joies et aux plaisirs du cœur, cela d'ailleurs est tout accidentel ; c'est une des suites de la corruption de notre nature. Car dans l'état de gloire, la joie que les élus trouveront à goûter Dieu dans leur cœur, rejoindra en joie sensible dans le bas de leur âme et dans leur corps. Jésus-Christ, venu racheter nos péchés, a voulu porter les suites de notre condition pêcheresse. Étant Dieu, son cœur était en joie à tout instant ; et c'est volontairement qu'il a interdit à cette joie de rejoindre dans le reste de son être, afin que tous les tourments de la Passion assaillent son âme, pour que le mérite de l'amour en lui soit infini, et couvre ainsi, en effet, tous les péchés des humains.

En ce monde donc, les plaisirs du cœur ne se marquent pas par le sentiment, mais par l'événement, comme Jésus souffrant jusqu'au bout le supplice de la croix pour l'amour de Dieu, parmi les tourments et les plus grandes peines de l'âme. C'est là qu' « on souffre bien », écrivait encore Pascal à Mlle de Roannez. Car l'homme qui se livre à ce que le monde nomme plaisir livre bien leur pâture à ses sens, à ses passions et à son imagination ; mais le cœur et la volonté, qui consent à cela, n'y trouvent pas leur compte : ils demeurent, comme dit Pascal, « capacité vide », vide de Dieu, qui seul peut les combler. Mais il est vrai que les objets de ce monde ont quelque chose qui flatte, non seulement le corps et le bas de l'âme, mais le cœur et la volonté aussi : ils se présentent comme à sa portée ; au lieu que Dieu est hors de ses prises : il faut qu'il vienne lui-même et se donne ; par là, il l'humilie et la comble tout ensemble.

3 Prédication pour la Saint-Matthieu, 22 septembre 2021

L'Église célébrait hier la mémoire de l'apôtre saint Matthieu, si fameux par sa conversion que l'appel du Seigneur produisit en lui en un instant. Par là se marquait le triomphe de cette grâce que saint Augustin appelait « efficace », et dont Pascal fut si dévot à publier le mystère : mystère qui sans doute éclaire l'entreprise de son apologie de la religion chrétienne : il s'agissait, comme il le dit lui-même, de « porter à rechercher Dieu », ce qui peut engager à un long combat contre ses passions. Mais il savait aussi, d'après l'histoire de la conversion instantanée du publicain Mathieu, que le Seigneur peut rompre en nous d'un seul coup tous les attachements à quoi la convoitise tient l'homme asservi, sans qu'il soit nécessaire de plier la machine du corps aux gestes de la foi pour disposer enfin l'âme à la foi. C'est pourquoi, s'il est utile de se dévouer

à l'apostolat, c'est cependant une œuvre qui n'est pas nécessaire ; à laquelle, partant, on se dévoue en toute liberté, et pour déférer au désir du Maître de la moisson d'appeler des ouvriers à sa moisson, et reconnaître ainsi l'honneur que Dieu fait à l'apologiste de la religion chrétienne, de lui conférer « la dignité de la causalité ».

« Il appela Matthieu du lieu de péage, qui le suivit incontinent, quittant tout. Matthieu lui donna à dîner chez soi, et, pendant le dîner, Jésus les enseignait, et aussi les disciples de Jean et les pharisiens touchant le vin nouveau en vaisseaux vieux, la pièce neuve à la vieille veste, etc. » C'est ainsi que Pascal relate, dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, la vocation de Matthieu et le repas chez ce publicain. Or, selon les évangiles, au cours de ce repas, Jésus eut à répliquer aux pharisiens s'indignant de ce qu'il mangeât avec des pécheurs. Viennent ensuite, en effet, ces propos sur le neuf et l'ancien, mais il n'y a nulle assurance qu'ils aient été tenus chez Matthieu, car c'est une autre péricope. Pour Pascal, il importe donc qu'ils l'aient été. En outre, il n'indique pas que Jésus emploie cette parabole pour répondre aux pharisiens et aux partisans du Baptiste, s'étonnant de ce que ses disciples et lui s'abstiennent de jeûner. De sorte que la parabole prenant place juste après la conversion paraît s'y rapporter directement et la donne à entendre comme un renouvellement complet de tout l'être, sans retour vers le vieil homme que l'on a quitté sans retour.

C'est bien ce que Pascal expose dans la préface à cet ouvrage touchant la condition des évangélistes, dont il participera lui-même du mystère : elle exige un entier abandon de son esprit propre, afin d'être rempli « du même esprit qui a opéré la naissance de Jésus-Christ ».

4 Prédication sur la conversion, 26 janvier 2022

Ce lendemain de la fête de la Conversion de saint Paul nous rappelle que Pascal, quoique baptisé dès ses premiers jours, se tint lui-même pour converti. Il y a lieu de penser que l'écrit qu'il laissa sur la conversion du pécheur a pu rejaillir de sa propre expérience.

« Écrit sur la conversion du pécheur » : c'est le titre sous lequel il nous parvient. Et pourtant le mot de conversion n'y figure pas. Nous n'avons rien là qui approche ce que nous rapporte le récit des Actes, où Jésus-Christ se manifeste à saint Paul et lui parle. C'est dans le fragment « Mystère de Jésus » que la voix du Seigneur se fait véritablement entendre à Pascal, comme elle se fit entendre à Saul sur le chemin de Damas. Il est même question d'amitié entre Jésus et l'âme : « Je te suis plus ami, dit Jésus, que tel ou tel ». Là, la conversion est, pour le coup, nommée. Mais de manière très étrange : même dans cette intimité entre l'âme et Jésus, la conversion est présentée comme encore à venir et encore à demander dans la prière : « C'est mon affaire que ta conversion. Ne crains point et prie avec confiance ».

Or, la prière est précisément le point où s'achève l'*Ecrit* – si tant est, justement, qu'il soit achevé : « Ainsi l'âme reconnaît qu'elle doit adorer Dieu comme créature [...] Le prier comme indigente. » Il n'y a pas encore eu de conver-

sion, puisque l'âme ne connaît pas Jésus, en qui Dieu se révèle. Elle ne connaît pas Dieu, elle « commence à le connaître », dit le texte : mais d'une manière presque philosophique, comme créateur et comme bien souverain, non comme le Seigneur « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ». En un mot, elle connaît ce qu'est Dieu, mais non pas qui il est. Elle voit que Dieu « s'est découvert à elle », mais non révélé directement à elle. Il s'est découvert à elle en la tirant de ce que les *Pensées* appellent son divertissement. Il s'est découvert à elle en la rendant à soi et à la connaissance de soi-même. Elle se reconnaît immortelle, et ne pouvant être comblée par « des choses périssables, périssantes et même déjà péries ».

Ainsi l'Écrit nous laisse-t-il à la fin sur la vue d'une âme qui cherche Dieu. Elle semble n'avoir quitté la recherche incessante attachée au divertissement que pour une autre recherche qui paraît, elle-même, toujours inachevée. Mais ce n'est, en effet, qu'une apparence. « Comme l'âme ignore les moyens d[e] parvenir à Dieu, [...] elle fait la même chose qu'une personne qui, désirant arriver en quelque lieu, ayant perdu le chemin [...] aurait recours à ceux qui savent parfaitement ce chemin ». Or, ce chemin n'est autre que Jésus, l'unique médiateur, comme il se déclare pour tel dans l'Évangile. C'est pourquoi cette recherche est une paix, dès ce temps, et que « tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. »

5 Prédication sur les pauvres de la grâce, 9 mars 2022

Le mois de mars est celui où Blaise Pascal a cessé la rédaction de ce que l'on publie aujourd'hui sous le titre d'*Écrits sur la grâce*. M. Mesnard y a distingué trois projets : ceux d'une lettre, d'un discours et d'un traité. La fin de la lettre est célèbre en ce que les chrétiens y sont définis comme les « pauvres de la grâce », à travers la comparaison avec les mendians des rues, appelés « pauvres dans l'ordre de la nature » ou « pauvres du monde » : « [...] il y a cette différence entre les pauvres dans l'ordre de la nature et les pauvres dans l'ordre de la grâce, que les pauvres du monde ont toujours le pouvoir prochain de demander, et ne sont jamais assurés de celui d'obtenir ; au lieu que les pauvres de la grâce sont toujours assurés d'obtenir ce qu'ils demandent, mais ne sont jamais assurés d'avoir le pouvoir de demander. »

Pascal a relevé cette image au psaume 39, verset 18, où David déclare : *Seigneur, je suis pauvre et mendiant*. Il importe de s'aviser que David est prophète, et qu'il ne s'avise être pauvre dans l'ordre de la grâce, qu'à proportion qu'il est véritablement riche dans le même ordre de la grâce. Car la question n'est pas ici celle de la conversion du pécheur, mais de la persévérance du juste, à qui tous les dons de la grâce ont été procurés, hormis le don de les garder en accomplissant les commandements, spécialement celui de continuer d'aimer Dieu.

Aussi bien, même si Dieu se présente aux chrétiens sous l'aspect d'un pain, il n'en va pas du désir de Dieu comme du besoin de pain. L'ordre de la grâce est

gratuit, non seulement du côté de Dieu, qui se donne à l'homme gratuitement, sans que l'homme ait rien fait pour le mériter ; mais encore, du côté de l'homme qui, créé pour Dieu et pour jouir de Dieu comme de son seul bonheur véritable, porte pourtant un cœur qui n'est pas « sensible à Dieu » de manière nécessaire : cela serait contraire à la gratuité propre à tout amour.

« Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé » : par cette parole, que saint Bernard prête à Dieu s'adressant au fidèle, et qu'on sait que Pascal affectionnait, se trouve défini cet étrange régime de la grâce, où l'on possède Dieu de telle manière qu'il faut oublier qu'on le possède en effet, pour le chercher encore par un désir qui se marque dans la prière. Ce n'est que dans la gloire que les élus aimeront sans avoir rien à demander. Pour l'heure, la condition chrétienne est frappée d'inconfort. Mais si cet inconfort, que la foi janséniste relève à l'envi, paraît étrange au chrétien, au point qu'il est parfois tenté de fuir sa propre religion ; que le chrétien s'avise qu'il vit là le mystère même de son Maître, puisque, par un trait plus étrange encore, Jésus a prié pour soi au Jardin des Oliviers : il fut un « pauvre de la grâce », Lui, le Dispensateur de la grâce, selon « un supplice d'une main non humaine, mais toute-puissante. Et il faut être tout-puissant pour le soutenir ».

6 Prédication sur la crainte de la perdition, 29 juin 2022

Un des traits majeurs de cette foi janséniste, qui était celle de Pascal, est l'affirmation, d'ailleurs traditionnelle, du petit nombre des élus, d'après les paraboles des invités de la noce et de la porte étroite, et de l'impossibilité où l'on se trouve en ce monde de savoir qui peut être sauvé. En conséquence, on ne peut conclure des grâces un jour reçues à la gloire réservée pour toujours aux élus ; car la couronne de la grâce peut passer de l'un à l'autre par négligence. Envagé de la sorte, faire son salut vous condamnerait en ce monde à un inconfort permanent, dans l'inquiétude où l'on est si Dieu ne vous retirera pas sa grâce. Comment dès lors aimer un Dieu dont les jugements sur vous seraient marqués d'un tel arbitraire ? On pense généralement que c'est pour fuir cette inquiétude dite janséniste que tant de chrétiens ont fui la foi ; de sorte que l'Église professerait aujourd'hui son rejet du jansénisme, pour tâcher de rendre Dieu plus présentable et plus aimable à nos contemporains.

L'erreur consiste ici à confondre la crainte de Dieu, qui est surnaturelle et spirituelle, et à partie liée avec l'amour de Dieu, avec la peur de Dieu, qui est naturelle, sensible, et dont le principe est intéressé et égoïste. Pascal était en crainte de Dieu, mais sans rien qui respirât la peur pour soi, ni au-dedans, ni au dehors. Nos contemporains justifient leur rejet de la religion par des pensées altruistes : je ne veux pas, disent-ils, être sauvé, si d'autres hommes se perdent, et si je prends la place de quelqu'un d'autre. Ce n'est là souvent qu'une manière de donner à sa peur des couleurs avantageuses. Pascal, lui, était véritablement soucieux du salut d'autrui autant que du sien propre, comme l'enseigne cet

extrait d'une lettre à Charlotte de Roannez mais ce souci l'engage, lui, à se jeter dans les bras du Dieu de vérité plutôt que de le fuir :

« Aussi, quand je prévois la fin et le couronnement de [l'] ouvrage [de Dieu] par les commencements qui en paraissent dans les personnes de piété, j'entre en une vénération qui me transit de respect envers ceux qu'il semble avoir choisis pour ses élus. Je vous avoue qu'il me semble que je les vois déjà dans un de ces trônes où ceux qui auront tout quitté jugeront le monde avec Jésus-Christ, selon la promesse qu'il en a faite. Mais quand je viens à penser que ces mêmes personnes peuvent tomber, et être au contraire au nombre malheureux des jugés, et qu'il y en aura tant qui tomberont de la gloire, et qui laisseront prendre à d'autres par leur négligence la couronne que Dieu leur avait offerte, je ne puis souffrir cette pensée ; et l'effroi que j'aurais de les voir en cet état éternel de misère, après les avoir imaginées avec tant de raison dans l'autre état, me fait détourner l'esprit de cette idée, et revenir à Dieu pour le prier de ne pas abandonner les faibles créatures qu'il s'est acquises. »

7 Prédication sur la vertu résultante de deux vices, 28 septembre 2022

« Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force, mais par le contrepoids de deux vices opposés, comme nous demeurons debout entre deux vents contraires. Ôtez un de ces vices, nous tombons dans l'autre. » (S 553). Cette pensée, proposée à notre méditation de ce jour, semble une dérision du fameux axiome d'Aristote que « la vertu s'élève entre deux vices opposés ». Aristote reconnaissant en l'homme des inclinations mauvaises, publiait aussi la capacité à échapper au déterminisme du mal et à le dominer par soi-même. Selon Pascal, cette capacité, effective en Adam innocent, est vide aujourd'hui dans sa descendance. Principe de vie, l'âme humaine aurait, relativement à sa vie morale, autant d'initiative qu'en a une balance inanimée relativement aux poids posés sur ses plateaux. La vertu humaine ne serait donc qu'un fantôme sans stature véritable, contre l'adage d'Aristote. Les défauts auraient plus de substance en l'âme que la vertu qui produit certes au dehors une conduite droite, mais qui n'est, au-dedans, que la résultante de forces mauvaises.

Les œuvres de ce fantôme pourtant sont bonnes et par là vertueuses. Pascal relève la « Grandeur de l'homme dans sa concupiscence même, d'en avoir su tirer un règlement admirable et en avoir fait un tableau de charité » (S 150). « On se fait une idole de la vérité même, car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu, et est son image » (S 755). Mais voilà que c'est la charité même qui pourrait n'être qu'une image et un tableau dont la toile est tissée de passions mauvaises : « On a fondé et tiré de la concupiscence des règles admirables de police, de morale et de justice. Mais dans le fond, ce vilain fond de l'homme [...] n'est que couvert. Il n'est pas ôté. » (S 244)

Le fond même du tableau est ce moi humain dont la nature est « de n'aimer que soi et de ne considérer que soi » (S 743) et qui se trouve pris de la sorte entre

les deux vices contraires en effet, que sont l'orgueil d'une part, et le désespoir d'autre part, devant une misère trop évidente et dont il s'efforce de se divertir.

Le Dieu humilié, qui nous le désigne, est seul capable d'ôter ce « vilain fond » : « J.-C. est un Dieu dont on s'approche sans orgueil et sous lequel on s'abaisse sans désespoir » (S 245). « Et je bénis, écrit Pascal, tous les jours de ma vie mon Rédempteur [...] qui d'un homme plein de faiblesse, de misère, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de la grâce, à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur » (S 759).

8 Prédication sur le baptême, 12 avril 2023

L'octave solennelle au commencement de laquelle l'un d'entre nous a été plongé dans la mort et la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, donne lieu qu'on présente ici quelques traits que Pascal relève dans la doctrine du baptême.

L'écrit intitulé *Comparaison des chrétiens des premiers temps avec ceux d'aujourd'hui* part d'une réflexion sur le changement introduit par l'Église dans la discipline du baptême, reçu jadis adulte au terme d'une austère pénitence et d'une instruction rigoureuse, et conféré désormais les jours suivant immédiatement la naissance. Pascal observe que la pratique d'aujourd'hui donne lieu qu' « on ne fait quasi plus de réflexion sur un aussi grand bienfait, parce qu'on ne l'a jamais souhaité, parce qu'on ne l'a jamais demandé, parce qu'on ne se souvient pas même de l'avoir reçu ».

Il faut donc relever aux yeux des chrétiens le prix de leur baptême. Pascal ne préconise pas cependant pour remède une restauration de l'ancienne discipline. Disciple fidèle d'Augustin, il n'y pouvait incliner, puisque le changement qu'on a dit est le fruit direct de sa doctrine. Augustin enseigne en effet que le salut de l'âme commence par la guérison des suites de la faute originelle, en elle manifestées quand elle fut unie à une chair de péché. Pascal loue donc la conduite que l'Église a adoptée depuis, qui est celle d'une « bonne mère », « ayant vu que la dilation du baptême laissait un grand nombre d'enfants dans la malédiction d'Adam, elle a voulu les délivrer de cette *masse de perdition* en précipitant le secours qu'elle leur donne ». Le bon de la pratique actuelle est que le baptême y est relevé, d'abord et avant tout, comme une œuvre divine, puisque devançant l'exercice de la volonté. Mais cette grâce ainsi donnée est destinée à se produire à terme dans l'engagement de la volonté à vivre selon les exigences du christianisme, comme « il paraît par les cérémonies du baptême : car [l'Église] n'accorde le baptême aux enfants qu'après qu'ils ont déclaré, par la bouche des parrains, qu'ils le désirent, qu'ils croient, qu'ils renoncent au monde et à Satan. »

Ainsi donc, « comme il est évident que l'Église ne demande pas moins de zèle dans ceux qui ont été élevés domestiques de la foi que dans ceux qui aspirent à le devenir, il faut se mettre devant les yeux l'exemple des catéchumènes, considérer leur ardeur, leur dévotion, leur horreur pour le monde, leur généreux renoncement au monde. »

Nous croyons devoir à la prière de Pascal la faveur que Dieu a faite à notre société qu'un catéchumène se joignît à nous et nous rendit témoin de son zèle, quand il traversait notre pays pour venir prendre part à notre prière. Puisse notre zèle en être aujourd'hui ranimé, à présent qu'il est devenu notre frère en Jésus-Christ.

9 Prédication sur l'universalité de Jésus-Christ, 11 octobre 2023

L'abbé de St-Cyran, confesseur de Port-Royal, était l'auteur d'une *Explication des cérémonies de la messe*, dont un trait a particulièrement frappé Pascal. Il le produit dans la XVIe Provinciale : « Encore que [le] sacrifice [de la Messe] soit une commémoration de celui de la Croix, toutefois il y a cette différence, que celui de la Messe n'est offert que pour l'Église seule, et pour les fidèles qui sont dans sa communion ; au lieu que celui de la Croix a été offert pour tout le monde, comme l'Écriture parle. » Cet exclusivisme de la messe peut nous surprendre, puisque les paroles de l'offrande du calice portent que le prêtre avec le diaire l'offrent « pour notre salut et le salut du monde entier. » Mais, outre que la formule n'apparaît qu'au Xe siècle, et non dans toutes les liturgies latines, les paroles qu'on a dites sont un ajout plus tardif. Et il est vrai aussi que le canon, commun à toutes les liturgies latines, ne cite pas d'autres bénéficiaires du sacrifice de la messe que les pasteurs et les fidèles.

Pascal fait fond là-dessus quelques années plus tard, dans un fragment des *Pensées* : « [...] c'est à Jésus-Christ d'être universel. L'Église même n'offre le sacrifice que pour les fidèles. Jésus-Christ a offert celui de la croix pour tous. » (S 254) C'est à ses yeux une suite du parallèle qu'il établit au commencement du même fragment : « Jésus-Christ pour tous. Moïse pour un peuple »

L'Église visible, en son sacrifice visible et sacramental, est l'héritière du peuple rassemblé par Moïse. Elle ne se confond pas avec l'universalité visée par Jésus-Christ. Il plaît à Dieu cependant, poursuit Pascal, de faire d'un peuple particulier l'instrument de sa bénédiction universelle : *Je bénirai ceux qui te béniront*, dit le Seigneur à Abraham. De même, il plaît à Dieu par Jésus-Christ de manifester le sacrifice de son Fils Unique à la faveur du sacrifice de l'Église. C'est le Seigneur qui, par grâce, identifie la Messe à sa Croix.

Le sacrifice de la Croix est d'un mérite infini, propre à racheter tous les hommes. Ce n'est pas cependant cette universalité qu'entend Pascal, mais celle des élus : il s'en explique dans les *Ecrits sur la grâce* : « Les élus de Dieu font une universalité, qui est tantôt appelée *monde* parce qu'ils sont répandus dans le monde, tantôt *tous*, parce qu'ils font une totalité, tantôt *plusieurs*, parce qu'ils sont plusieurs entre eux, tantôt *peu*, parce qu'ils sont *peu* à proportion de la totalité des délaissés. »

Pascal nous avertit contre la présomption où pourrait nous engager notre état de fidèles et la part que nous prenons au culte de l'Église. Notre appartenance à l'Église visible ne doit pas nous mettre dans une tranquille assurance, mais

à désirer d'être de cette universalité, connue de Dieu seul, que Jésus-Christ a voulu rassembler au pied de sa croix.

10 Prédication sur l'amour de Dieu, 25 octobre 2023

A la 5e Provinciale, Pascal commence à dénoncer ce que l'enseignement des jésuites comporte de contraire à la Loi de Dieu. Or l'exposé de ses griefs semble s'acheminer vers un sommet, qui figure dans la 10e Lettre. Pour se faire bien venir du monde, et principalement des grands du monde, la Compagnie entreprend non seulement de flatter leur concupiscence et leur goût pour les choses, plaisirs et honneurs de ce monde, mais aussi de les encourager dans le mystérieux dégoût que l'homme a de Dieu. Les confesseurs qui ne distinguaient chez leurs pénitents aucun propos de changer leur conduite, les docteurs jésuites les engagent cependant à les absoudre. « Mais, poursuit Pascal, on passe encore au-delà [...] *On viole le grand commandement, qui comprend la Loi et les Prophètes*; on attaque la piété dans le cœur; on en ôte l'esprit qui donne la vie; on dit que l'amour de Dieu n'est pas nécessaire au salut; et on va même jusqu'à prétendre que (citation) « cette dispense d'aimer Dieu est l'avantage que Jésus-Christ a apporté au monde. [...] Avant l'Incarnation, on était obligé d'aimer Dieu; mais depuis que *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique*, le monde, racheté par lui, sera déchargé de l'aimer! » Quelques années plus tard, Pascal s'indigne toujours contre ces chrétiens amis du monde, ces « chrétiens charnels » « selon [qui] » « J.-C. [...] est venu nous dispenser d'aimer Dieu, et nous donner des sacrements qui opèrent tout sans nous. »

Or, « Que Dieu fasse tout sans nous », n'était-ce pas précisément l'erreur calviniste que les ennemis de Port-Royal l'accusaient de tenir ? On mesure au passage, à ce trait de Pascal, que l'hérésie janséniste est tout imaginaire et relève d'une imposture dont on est parvenu à surprendre l'Église jusqu'à aujourd'hui. On a reproché à Pascal et aux modernes disciples de saint Augustin d'anéantir, en matière de salut, la liberté de l'homme dans la liberté de Dieu. L'amour de Dieu unit l'homme à soi dans l'Incarnation : union de Dieu à une chair qu'un cœur anime. Un cœur humain qui, dès lors « se porte infailliblement de lui-même » vers « le Dieu qui le charme », « par un mouvement tout libre, tout volontaire, tout amoureux » lisons-nous dans la 18e Provinciale : mouvement qui est allé, en Jésus-Christ, jusqu'à souffrir la passion pour l'amour de Dieu. Ce serait donc ruiner la grâce des sacrements du salut, qui a sa source dans la Passion du Christ, que de mépriser la grâce intérieure comme cette amoureuse liberté qui saisissait Jésus pour son Dieu. Mais la prédication de cette grâce intérieure révèle en nous le mystère qu'on a dit, savoir, cette répugnance intérieure à aimer le Dieu qui nous a faits pour lui. À la révélation de son amour dans l'Incarnation, on oppose ce mot : « Incroyable que Dieu s'unisse à nous », que Pascal met dans la bouche de l'incroyant et qui, prétextant l'indignité de l'homme, renouvelle, en réalité, l'orgueil d'Adam devant son Dieu.

11 Prédication sur la pénitence, 21 février 2024

Comme l'année dernière, j'ai consulté Pascal sur le sujet de la pénitence à quoi l'Église consacre le temps du carême.

On rencontre chez lui tous les emplois de ce terme en usage aujourd'hui, et qui correspondent à l'expression « faire pénitence » ; ainsi quand il recommande « de porter les personnes renouvelées intérieurement par la grâce à faire des œuvres de piété et de pénitence proportionnées à leur portée » (S 772). La pénitence se marque extérieurement par des pratiques austères à quoi, dit ailleurs Pascal, « nos sens s'opposent » (S 753) ; aussi convient-il de les y apprivoiser doucement, pour avoir raison, à la fin, de leur opposition. Mais en soi, la pénitence est proprement un acte intérieur de contrition, de regret profond de ses fautes qu'inspirent la piété et l'amour de Dieu ; elle donne ainsi son nom au sacrement, parce qu'elle est, selon la foi de l'Église, la condition de sa validité : « Ce n'est pas l'absolution seule qui remet les péchés, au sacrement de pénitence, mais la contrition » (S 591).

Mais Pascal emploie une fois le terme de pénitence dans un sens propre à sa doctrine : « [la] religion [chrétienne...] consiste à croire que l'homme est déchu d'un état de gloire et de communication avec Dieu en un état de tristesse, de pénitence et d'éloignement de Dieu, mais qu'après cette vie on serait rétabli par un Messie qui devait venir » (S 313). La pénitence ne désigne donc ici rien de moins que la condition présente de tout homme, naissant avec au fond du cœur la tristesse d'une trace toute vide de Dieu. Dans les *Écrits sur la grâce*, Pascal décrit le bonheur d'Adam, dont les enfants d'aujourd'hui ressentent obscurément la perte, comme la liberté chez lui de jouir de la présence de Dieu à sa guise.

Dans l'état de la nature déchue au contraire, on ne peut aller à Dieu que si lui revient vers l'homme ; le premier trait par où il se manifeste, d'après l'*Écrit sur la conversion du pécheur*, est de lui inspirer le dégoût de ce qui n'est pas Dieu, et où l'homme tâchait de divertir sa tristesse ; de sorte qu'il éprouve sa condition comme étant de pénitence en effet. Dieu peut se manifester ensuite en inspirant le goût de sa présence directe : « Joie, joie, pleurs de joie », avant de rendre l'homme à la pénitence, cet éloignement de Dieu éprouvé non plus seulement comme une peine, mais comme l'effet d'une faute, par la participation à la faute d'Adam : « Je m'en suis séparé. » Et cependant, la vision de Jésus-Christ au Jardin des Oliviers, accablé intérieurement par la vue de nos péchés, inspire à Pascal ce cri : « Que je n'en sois jamais séparé » : « Que je ne soit jamais séparé de Jésus-Christ souffrant » qui, « plus abominable que moi, dit Pascal au Mystère de Jésus, se tient honoré que j'aile à lui et le secoure » dans les œuvres de pénitence qu'il déploya auprès des pauvres.

12 Prédication sur l'imputabilité du péché, 1er mai 2024

« Nous soutenons donc, dit le jésuite de la IV^e Provinciale, comme un principe indubitable, *qu'une action ne peut être imputée à péché, si Dieu ne nous*

donne, avant que de la commettre, la connaissance du mal qui y est, et une inspiration qui nous excite à l'éviter. » À l'objection de Montalte, qu'à ce compte, des gens de sa connaissance, « dont la vie est dans une recherche continue de toutes sortes de plaisirs, dont jamais le moindre remords n'a interrompu le cours » ; que de telles gens dis-je, seront les plus exempts de péchés, car ne pensant jamais à Dieu, le jésuite réplique que l'expérience le trompe, parce que, dit-il, « Dieu n'a jamais laisser pécher un homme sans lui donner auparavant la vue du mal qu'il va faire, et le désir, ou d'éviter le péché, ou du moins d'implorer son assistance pour le pouvoir éviter : et il n'y a que les Jansénistes qui disent le contraire. »

Ce peut être là un aspect de cette grâce suffisante que les jésuites professent que Dieu donne à tous. Leur doctrine est bien propre à servir leur politique, et à les faire bien recevoir partout. Ils mettent leur Dieu à couvert du grief qui frappe le Dieu des jansénistes, qui ne départit qu'à quelques un la grâce efficace et la persévérence. Ils se rendent aimables à leurs puissants pénitents, dont ils mettent la conscience en repos en multipliant les conditions à l'imputabilité de leurs péchés. Ils ont enfin de quoi répondre aux dévots jaloux des droits de Dieu, en rejetant la faute sur l'homme obstiné à pécher malgré la grâce.

Notre siècle hérite des pensées qui se firent jour en ce temps-là. Dieu achevant de se convertir à l'égalité démocratique, nous sommes bien près de passer de la grâce pour tous à la gloire pour tous, tant court l'idée que l'enfer sera vide. En outre, un des principes fondamentaux de l'enseignement catholique de la morale, est aujourd'hui la différence entre faute et péché. Il ne serait pertinent de parler de péché que pour ceux que la foi éclaire, et qui savent ainsi offenser Dieu. Pour les autres, l'ignorance de la loi divine ne les rendrait pas justifiables au même titre du tribunal de Dieu. C'est ainsi qu'on évite aujourd'hui dans les chaires d'enseigner certains points de la morale, crainte de produire des pécheurs.

Pascal a alerté dès leur naissance contre ces nouveautés et les périls où elles engagent la foi. Il n'y a pas que « les Jansénistes qui disent le contraire », car c'est aussi la pensée de Thomas. Pour ce docteur, le péché consiste en un acte volontaire désordonné. La volonté se porte directement vers l'objet qu'elle préfère, et ce choix se trouve contraire à la loi divine. La *conversio ad objectum* est première et essentielle pour constituer le péché, tandis que l'*aversio a Deo*, l'adverstance au péché comme péché, est accidentelle. Le pécheur ne brave pas Dieu : sa conduite manifeste qu'il l'a oublié. Pascal relève la vérité de l'antique doctrine des mœurs. Il nous avertit que l'oubli de Dieu, loin d'être une excuse, est le danger qui nous guette dans toutes nos œuvres.

13 Prédication sur la fin de la vie chrétienne, 29 mai 2024

« Le serviteur ne sait ce que le maître fait, car le maître lui dit seulement l'action, et non la fin. Et c'est pourquoi il s'y assujettit servilement et pèche souvent contre la fin. Mais Jésus-Christ nous a dit la fin. Et vous détruisez cette

fin. » (S 764)

Ces lignes de Pascal sont désormais recueillies dans les *Pensées*. Les avait-il d'abord destinées pour figurer dans une des lettres où Montalte, cessant de correspondre avec le provincial, apostrophe directement les jésuites sur leur morale ? Puisqu'elles ne furent pas publiées, nous préférons penser que Pascal ne porte pas ici le masque de Montalte, mais qu'il épanche lui-même son cœur devant Dieu, comme le roi David dans le psaume 118 que Pascal aimait tant : *J'ai vu, Seigneur, les prévaricateurs de vos ordonnances, et je séchais de douleur, parce qu'ils n'ont point gardé vos paroles.*

« Et vous détruisez cette fin », écrit Pascal, sans désigner cette fin, comme s'il en avait lui-même l'esprit tout rempli, et qu'elle était trop sainte pour être nommée ailleurs que dans l'évangile. Pascal ne quitte pas la nuit du mémorial où le Seigneur lui fit entendre son évangile, en saint Jean : *Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent, seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.* Ceux qu'il destine à cette connaissance reçoivent d'ores et déjà le titre d'amis, selon cette amitié qui est la véritable fin de la vie chrétienne.

Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande, dit encore le Christ dans ce même évangile. L'amitié de Dieu est indissolublement liée à une pratique ou, comme le dit ici Pascal, à une « action » qui serait servile hors cette amitié.

Ces vues pascaliennes vont contre celles dont on est aujourd'hui prévenu au sujet du Dieu de Port-Royal. Celles-ci sans doute ont quelque fondement. Dieu est véritablement « ... cet être universel qu'on a irrité tant de fois et qui peut vous perdre légitimement à toute heure » et « [de qui] on n'a mérité que sa disgrâce » (S 410). Pourtant, il est non moins véritablement le même qui dit en Jésus-Christ : « Je te suis plus ami que tel ou tel. » (S 751). :

L'œuvre des jésuites ne va qu'à la « dispense de l'obligation [d'aimer] Dieu », selon la 10e Provinciale, citant de leurs propres ouvrages. Ainsi « détruisent-ils la fin » : l'amitié avec Dieu. Par là, ils font déchoir le chrétien de la condition d'ami à celle d'esclave ; et toute la libération qu'ils lui procurent, selon cet humanisme tant vanté, est à adoucir les conditions de l'esclavage par l'octroi de ces dispenses dont ils se rendent les maîtres complaisants, pour recevoir les applaudissements du monde. Pascal n'en a que faire, lui à qui Dieu a découvert cette fin comme la perle de grand prix de l'évangile, digne qu'on renonce à tout pour elle.

14 Prédication sur la suavité de l'Esprit-Saint, mercredi 4 juin 2025

L'Église va fêter la Pentecôte, qui est la fête de l'Esprit-Saint. Dans les *Écrits sur la grâce*, Pascal expose que toute l'œuvre de Jésus-Christ sur terre a été de satisfaire à la justice de Dieu pour mériter pour les humains l'envoi du Saint-Esprit.

« Pour sauver ses élus, Dieu a envoyé Jésus-Christ pour satisfaire à sa justice,

et pour mériter de sa miséricorde la grâce de Rédemption, la grâce médicinale, la grâce de Jésus-Christ, qui n'est autre chose qu'une suavité et une délectation dans la loi de Dieu, répandue dans le cœur par le Saint-Esprit, qui non seulement égalant, mais surpassant encore la concupiscence de la chair, remplit la volonté d'une plus grande délectation dans le bien, que la concupiscence ne lui en offre dans le mal, et qu'ainsi le libre arbitre, charmé par les douceurs et par les plaisirs que le Saint-Esprit lui inspire, plus que par les attractions du péché, choisit infailliblement lui-même la loi de Dieu par cette seule raison qu'il y trouve plus de satisfaction et qu'il y sent sa béatitude et sa félicité. »

L'Esprit, comme son nom l'indique, est invisible ; et son œuvre principale n'est pas à produire des miracles devant les yeux. Jésus-Christ a promis à ses disciples que l'*Esprit les ferait se souvenir de toutes ses paroles*. Ainsi « Dieu, écrit Pascal dans l' *Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, au prologue, suscita quatre saints hommes contemporains de J.-C., lesquels, inspirés divinement, ont écrit les choses qu'il a dites, et qu'il a faites. » ; et elles « ne ne pouvai[en]t être écrite[s] que par le même esprit qui avait opéré sa naissance. » L'Esprit agit donc dans la mémoire des fidèles, mais conjointement aussi, dans leur volonté, dit le texte d'abord cité.

Or, nous voyons que l'Esprit-Saint ne va pas seulement à incliner la volonté vers la loi de Dieu ; mais il rend savoureuse cette loi, dont il anime la mémoire.

Gilberte témoigne de la préférence de son frère pour le psaume 118, que l'Église avant saint Pie X récitait tous les jours aux petites heures. Or, c'est là justement qu'est vanté le plaisir qu'on goûte dans la loi du Seigneur : *De quel amour j'aime ta loi ; tout le jour je la médite* (v. 97) ; et voici la raison de cet amour : *Qu'elle est douce à mon palais ta promesse : le miel a moins de saveur dans ma bouche* (v. 103).

Ceux qui combattent l'augustinisme de Port-Royal objectent que la grâce efficace ne sauve l'homme qu'au prix de sa liberté. Aussi bien le réduit-il à n'être gouverné que par un principe de plaisir : plaisir à quoi le livre la concupiscence qui marque la nature corrompue ; plaisir qui suscite la grâce, et qui domine chez certains sur le plaisir commun, dans quoi la concupiscence s'assouvit. Le salut serait donc ainsi la résultante d'un équilibre de forces, selon un modèle conforme à cette mécanique dont la science fleurissait au temps de Pascal, et où il était maître lui-même.

Mais Pascal, on l'a vu, est, sur ce chapitre de la suavité de Dieu, surtout fidèle à l'Écriture. « Donnez-moi quelqu'un qui aime, écrit Augustin à ce propos (XXVI^e traité sur St Jean), et il comprendra ce que je dis-là. » La concupiscence, en outre, a son siège dans la sensibilité, qui a part avec ce corps asservi à la loi du péché. Mais Pascal assure que la grâce « remplit la volonté », de manière directe, donc. Ainsi, divers sont les sièges de la concupiscence et de la grâce, de sorte que les forces qui s'y déclarent ne sauraient se faire concurrence. Le modèle mécanique est impertinent. C'est toujours la volonté qui se détermine pour aimer Dieu ou les créatures. Mais elle aime, dans le premier cas, d'un amour spirituel, conforme à sa nature spirituelle à qui elle est rendue de la sorte.

Port-Royal, qui paraît tout donner à la grâce et à son empire sur l'homme, n'assoirait sa doctrine que sur le fond tout pélagien qu'il imagine pour les rap-

ports entre l'homme et Dieu avant la chute. Et de fait, Adam, qui avait l'âme si réglée, qu'il n'inclinait pas par plaisir vers les créatures, n'inclinait pas non plus vers Dieu par plaisir. Son intelligence le reconnaissait pour souverain bien. Mais peut-être ce bien lui était-il trop lointain pour qu'il le reconnût pour son bien à lui. Au lieu que l'homme est toujours assez proche de soi pour goûter « cette inimitable saveur que tu ne trouves qu'à toi-même », comme dit Paul Valéry : « amour de soi, jusqu'à l'oubli de Dieu », dit Augustin.

En Jésus-Christ, Dieu se fit homme, et devint à l'homme objet de plaisir, par la grâce du Saint-Esprit. Bienheureuse, donc, la faute de l'homme, qui donna lieu que Dieu se fit ainsi mon plaisir et mon amour, où tout mon être se trouve engagé corps et âme. Heureux l'état de pécheur, s'il est vrai que celui à qui on n'a que peu pardonné montre peu d'amour, parce que cet amour a trop peu de « suavité ». Au lieu que Pascal, converti, peut écrire qu'en Dieu, en sa loi, il « sent sa béatitude et sa félicité ».

15 Prédication sur l'eucharistie, mercredi 18 juin 2025

Cette veille de la naissance de Pascal coïncide cette année avec les premières vêpres de la Fête-Dieu. Ce nous est l'occasion d'examiner les sentiments de notre saint touchant le sacrement du corps du Christ. Nous avons consulté principalement pour cela la XVIe Provinciale. Elle réplique en effet aux jésuites accusant Port-Royal d'être « d'intelligence avec Genève [siège de l'hérésie de Calvin] contre le très saint sacrement de l'autel », selon le titre d'un ouvrage que leur confrère le père Bernard Meynier venait de publier cette année-là.

Le grief de calvinisme n'est certes pas nouveau touchant Port-Royal. Mais, borné d'abord au chapitre de la grâce justifiante, il s'était étendu à celui de la grâce sacramentelle, depuis le prodigieux succès de l'ouvrage d'Antoine Arnauld, ami de Pascal, publié 13 ans plus tôt : *De la fréquente communion*. Calvin tenait l'eucharistie pour un pur symbole utile pour donner lieu au fidèle de s'unir de cœur à Jésus-Christ, au milieu de l'assemblée chrétienne, en exerçant sa foi. Elle ne requérait donc aucun culte à ses yeux. L'accusation des jésuites allait contre l'évidence, Port-Royal n'ayant pas hésité, en 1647, à reprendre l'œuvre de l'Institut du Saint-Sacrement, quittant l'obédience de Citeaux pour inclure dans ses constitutions l'adoration perpétuelle de ce mystère ; prenant désormais le nom de Port-Royal du Saint-Sacrement, avec le scapulaire dont le blanc et le rouge figuraient le pain et le vin eucharistiques.

Pascal rétorque bien sûr aux jésuites ces évidences. Mais il fait plus. « À quoi sert, mes pères, d'opposer l'innocence [des gens de Port-Royal] à vos calomnies ? Vous ne leur attribuez pas ces erreurs dans la croyance qu'ils les soutiennent, mais dans la croyance qu'ils vous font tort. » Le tort que Port-Royal fait aux jésuites, c'est d'être, par sa doctrine et sa conduite, un vivant reproche à la pastorale des jésuites, qui envoient leurs pénitents à la sainte table sans conversion véritable. Pascal de citer ici le père Mascarenhas, soutenant que les confesseurs

doivent « conseiller à ceux qui viennent de commettre des crimes [...] de communier à l'heure même : parce qu'encore que l'Eglise l'ait défendu, cette défense est abolie par la pratique de toute la terre » puisque aussi bien, commente Pascal, les jésuites sont-ils désormais par toute la terre.

Cette conduite des jésuites comme pasteurs contredit la foi eucharistique dont ils se font les champions contre Port-Royal. « Car si vous croyez, leur dit Pascal, aussi bien que [les gens de Port-Royal] que ce pain est réellement changé au corps du Christ, pourquoi ne demandez-vous pas comme eux que le cœur de pierre et de glace de ceux à qui vous conseillez d'en approcher soit sincèrement changé en un cœur de chair et d'amour ? Si vous croyez que Jésus-Christ y est dans un état de mort, pour apprendre à ceux qui s'en approchent à mourir au monde, au péché et à eux-mêmes, pourquoi portez-vous à en approcher ceux en qui les vices et les passions criminelles sont encore toutes vivantes ? »

Les jésuites autorisaient leur pastorale sur ce que l'eucharistie est, selon la foi, un remède contre les péchés, don de Dieu fait par lui aux humains en faveur de leur salut. Mais cette doctrine de l'eucharistie comme remède n'a de portée que contre les péchés véniels, et non contre ceux témoignant « de vices et de passions encore toutes vivantes ».

Or, Pascal avance, pour l'eucharistie, d'abord la raison de sacrifice : c'est-à-dire, une œuvre offerte à Dieu par un homme : Jésus, plutôt qu'un don de Dieu fait aux humains. La foi à la présence réelle du corps du Christ dans l'hostie est la condition du sacrifice qui s'accomplit en sa Personne « en état de mort ». L'expression, dont l'origine se trouve chez Saint-Cyran, se rencontre dans la lettre de Pascal sur la mort de son père. Là, elle ne désigne pas le Christ comme mort, mais allant à la mort par amour de Dieu pour expier le péché des humains.

L'eucharistie est ainsi parole que Jésus adresse comme maître à ses disciples. En la réputant ainsi pour parole, on ne la réduit pas à l'ordre de la seule signification comme les calvinistes, qui font dépendre son effet de la foi personnelle du communiant. La vraie foi est foi à la présence même de Jésus en état de mort dans l'eucharistie : présence qui donne autorité à la parole muette qui presse ici qu'on se convertisse ; présence qui fait que l'indifférence devant cette parole marque une préférence objective pour la « vie des vices et des passions » contre la Vie véritable.

Bien loin donc d'insinuer que l'eucharistie ne serait pas remède destinée aux pécheurs, cette doctrine engage à ce qu'on se reconnaîsse malade et pécheur en présence de l'unique Médecin, en sorte qu'on l'accueille comme tel, avec sa puissance miséricordieuse et salutaire.

16 Prédication à la messe chantée de la Sainte-Epine, samedi 21 juin 2025, Paris St-Roch

« Vous calomniez celles qui n'ont point d'oreilles pour vous ouïr, ni de bouche pour vous répondre. Mais Jésus-Christ, en qui elles sont cachées pour ne paraître qu'un jour avec lui, vous écoute et répond pour elles. On l'entend aujourd'hui

cette voix sainte et terrible, qui étonne la nature, et qui console l'Église. »

C'est là le langage de Pascal, dans la XVIe Provinciale, à l'adresse de ceux qui accusaient les moniales de Port-Royal du Saint-Sacrement de ne pas croire à la présence réelle, qu'elles vénéraient pourtant nuit et jour. Ce grief, et autres semblables d'hérésie, avaient fait que cette maison était à la veille d'être fermée. Mais Dieu lors s'y déclara, par un miracle opéré par une épine de la couronne de son Fils Jésus-Christ, sur la personne de Marguerite, nièce et filleule de Pascal, alors âgée de dix ans, pensionnaire dans cette maison. Elle était depuis deux ans défigurée autour de l'œil par un mal dont la carie pénétrait jusqu'à l'os, et qui disparut en un instant par l'imposition de la sainte relique alors conservée à Port-Royal. Les autorités de l'Église de Paris se rendirent à l'évidence du prodige. Le miracle fut reconnu, et levé un temps le péril menaçant la maison.

« Voici, écrit Pascal, une relique sacrée, voici une épine de la couronne du Sauveur du monde, en qui le prince de ce monde n'a point puissance, qui fait des miracles par la propre puissance de ce sang répandu pour nous. Voici que Dieu choisit lui-même cette maison pour y faire éclater sa puissance. » (S 434).

Cette puissance était muette à proportion de son évidence ; mais Pascal prête à la voix de Dieu des accents triomphaux. Qu'on ne s'y trompe pas cependant. Ces accents sont tout renouvelés du psaume *In exitu Israël* chanté aux vêpres du dimanche. *Non nobis, Domine, non nobis : Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous ; mais à ton Nom, donne la gloire pour ton amour et la vérité.*

Et certes, il y a lieu d'admirer le soin de Port-Royal et de Pascal à rapporter à Dieu seul cette gloire qui confondait ses ennemis ; à ce Dieu, dis-je, qui est *amour et vérité* ; d'admirer aussi leur sincère constance à se tenir soi-mêmes pour des serviteurs inutiles autant qu'indignes de la vérité divine. Dieu, c'est Lui le maître de tout. C'est donc Lui qui permettait que ses serviteurs fussent affligés en raison de leurs faute, mais non pas qu'ils fussent écrasés. « Ne désirez pas tant, ma chère sœur, écrivait la mère Angélique à la maîtresse des pensionnaires qui avait été inspirée d'imposer la relique à Marguerite ; ne désirez pas tant que le miracle fasse cesser la persécution que nous souffrons, que celle que nous faisons souffrir à la vérité en n'y conformant pas nos actions. Que si nous étions vraiment fidèles, Dieu ne serait pas obligé, comme il l'est par sa justice, de faire souffrir sa vérité pour nous châtier. »

Cette vive conscience de son péché propre ne nourrit cependant aucun ressentiment de tristesse chez ceux qui combattent ainsi pour la vérité jusqu'à en épouser la destinée sur cette terre ; mais cela les porte à reconnaître, dans un transport de joie au contraire, l'amour tout gratuit du Seigneur, par quoi il les admet à Le servir comme Vérité. « Sans mentir, écrivait Pascal à Mlle de Roannez à cette époque, Dieu est bien abandonné. Il me semble que c'est un temps où le service qu'on lui rend lui est bien agréable. Il veut que nous jugions de la grâce par la nature ; et ainsi il permet de considérer que comme un prince chassé de son pays par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui lui demeurent fidèles dans la révolte publique, de même il semble que Dieu considère avec une bonté particulière ceux qui défendent aujourd'hui la pureté de la religion et de la morale qui est si fort combattue. Mais il y a cette différence entre les rois de la terre et le Roi des rois, que les princes ne rendent pas leurs sujets fidèles,

mais qu'ils les trouvent tels : au lieu que Dieu ne trouve jamais les hommes qu'infidèles, et qu'il les rend fidèles quand ils le sont. De sorte qu'au lieu que les rois ont une obligation insigne à ceux qui demeurent dans leur obéissance, il arrive, au contraire, que ceux qui subsistent dans le service de Dieu lui sont eux-mêmes redévalues infiniment. Continuons donc à le louer de cette grâce, s'il nous l'a faite, de laquelle nous le louerons dans l'éternité, et prions-le qu'il nous la fasse encore, et qu'il ait pitié de nous et de l'Église entière, hors laquelle il n'y a que malédiction. »

Il est écrit au psaume *Beati quorum : conversus sum in œrurna mea dum configitur mihi spina.* Ce que Sacy traduit ainsi : *Je me suis tourné vers vous Seigneur dans mon affliction, pendant que j'étais percé par la pointe de l'épine.* Le roi David prophétisait ainsi les sentiments de Jésus-Christ son descendant, dont la royauté devait être ainsi moquée des hommes. La sainte épine avisait donc Jésus, par sa douleur, de se tourner vers Dieu. C'est de ce mouvement qu'elle tire sa vertu salutaire. C'est à ce mouvement que nous le prions de conformer nos cœurs.